

AURÉLIEN

Un peu partout solitaire

Je m'en vais

Amalia, Anouk Aïata

Aurélien déteste la foule. Le bruit. Les cris. Les gens qui hurlent, qui chantent, les pouet pouet, les hygiaphones, les grandes et les petites causes, c'est pas son truc. Pas qu'il n'y croie pas, enfin si, peut-être. Peut-être qu'il est trop blasé pour ça. C'est déjà suffisamment difficile de gérer le quotidien sans s'emmerder avec des combats perdus d'avance. Son combat à lui, c'est de trouver le moyen de se tirer d'ici. De changer de région, de pays, de vie. D'embarquer Falkor avec lui sur de nouveaux chemins. Il a rencontré ce type, il y a quelques semaines. Cheveux longs, tatouages apparents, ancien de la rue d'après ce qu'il a compris, un an de tôle pour révolte permanente contre une société pourrie et trop de douleur, trop de colère en lui pour supporter l'existence sans un coup de pouce chimique ou alcoolisé. Son année passée derrière les barreaux n'a pas arrangé sa vision du monde mais lui a permis d'évacuer la rage qui le détruisait à petit feu et

de la transformer en désir d'aider les autres et de voyager. Ses paroles ont profondément touché Aurélien, ont trouvé un écho dans son cœur bosselé, ouvert une porte vers l'espoir d'un nouveau départ. Il pourrait partir. Tout plaquer du jour au lendemain.

C'est pas comme s'il avait grand-chose à perdre de toute façon.

Regard en coin du côté de ses copains de galère. Avec ses dents déchaussées et sa maigreur nerveuse de drogué pas si ancien, Toto ressemble déjà à un vieillard. Quentin, bouille de bébé grandi trop vite, tatoué, percé plus encore que lui, somnole, une main posée sur le ventre de sa chienne enceinte jusqu'au cou. Aurélien les aime bien. Vraiment. Et quitte à faire la manche, bouffer et survivre en communauté, autant que ce soit avec eux. Au moins, ils arrivent, même dans leurs pires moments, à sombrer sans se mettre minables et tout défoncer.

Pas comme les abrutis auxquels il a arraché son chien. Des raclures de fond de bidet, ceux-là. Qui cognaient. Qui dealaient. Qui organisaient des combats dans des squats ou des chantiers, utilisaient leurs bêtes pour passer de la drogue. Ça fait près d'un an, déjà, que Falkor et lui partagent tout, compagnons d'armes, frères d'âme.

— Hein, mon Falkor ?

Le molosse assis à ses côtés remue la queue, comme s'il partageait ses pensées. D'ailleurs, c'est sans doute le cas, vu la façon dont il se comporte avec lui.

« Résistance ! »

« Tous ensemble ! Tous ensemble !... »

« El pueblo, unido... »

Et ça recommence, cuivres et trompettes dans le ciel

AURÉLIEN

assombri de la fin de l'après-midi.

Vivement que ce soit terminé, que le quartier retrouve un semblant de sérénité. Seul avantage, les stands saucisses-frites-churros installés sur la place de la République. Junkfood pas chère, pas trop loin, pas trop mauvaise.

Aurélien sort quelques pièces de sa poche et les compte soigneusement.

— Tu nous rapportes un truc ? demande Toto.

— Si vous me filez des thunes, oui.

Toto et Max fouillent dans leurs affaires, lui tendent un peu de monnaie. Aurélien compte les euros et se lève, Falkor sur les talons.

Guidés par les relents de graisse et de sucre, l'humain et l'animal se fraient tant bien que mal un chemin dans la marée massée sur l'immense esplanade. Le kiosque n'est pas loin, mais l'atteindre est un vrai parcours du combattant, surtout avec le frangin à quatre pattes collé à ses basques et les hystériques à banderoles qui se foutent bien d'écrabouiller un clébard. Aurélien heurte une gamine à la chevelure méchée de violet. Elle se retourne, lui balance un regard furieux. Celui qu'il lui renvoie, vide, bleu, meurtrier, fruit de longues heures passées à tenir tête à ceux qui voulaient sa peau, à l'école, à la maison, au foyer, dans la rue, la calme aussitôt.

Enfin. Ils y sont. Ils font la queue, bien sûr. Mais ça lui permet de calculer ce qu'il peut acheter avec ce qu'il a et ce que les autres lui ont filé : des frites, des sandwiches aux merguez – des sodas ou du Coca. Pour lui, ce sera plutôt l'un de ces cafés que le gars sert dans des gobelets en plastique transparents. Et deux hot-dogs, l'un sans

moutarde, l'autre avec double dose.

Aurélien adore ça, la moutarde. Depuis qu'il est tout môme. Ça lui rappelle l'enfance et mémé. Quand il croyait encore au père Noël.

Il paie, récupère ses emplettes dans un grand sac noir, file son repas à Falkor, dévore le sien en avalant sa boisson tiédasse et trop sucrée.

Détonation soudaine. Suivie d'une autre. Et d'une troisième.

Fumées blanches. Cris dans la foule.

En quelques secondes, c'est la panique. Les gens hurlent, courent en tous sens. Aurélien raffermi sa prise sur la laisse de son chien. Il n'a pas cent mètres à effectuer pour se mettre à l'abri. Suffit de respirer un bon coup, de fendre le flot humain, l'air méchant, déterminé : ça il sait faire.

— Allez, mon pote ! C'est parti !

Mais Falkor, terrifié par les relents de peur, blessé par les gaz irritants, l'entraîne à toute allure dans la direction opposée.

— Non ! Non ! proteste Aurélien, pris par surprise.

La corde mal nouée se détache, et le jeune homme heurte brutalement le sol. Il se relève, ignorant la douleur qui vrille son épaule, se lance à la poursuite du chien noir et feu qui se faufile entre les jambes des manifestants paniqués. Il s'égosille dans son sillage, dégageant tous ceux qui se trouvent sur son chemin.

— Falkor ! Falkor ! Attends !

Ce dernier s'arrête, tourne un instant la tête dans sa direction, reprend sa course folle, se fige soudain : devant lui, devant eux, une horde de flics armés de boucliers, prêts à donner l'assaut.

AURÉLIEN

S'il reste en travers de leur route, Falkor va se faire pulvériser ! Son pote, son frère, son confident ne peut pas finir entre les mains de cette horde de tarés ! Alors, Aurélien fonce, résistant de son mieux aux fumées qui s'insinuent dans sa gorge et brûlent sa peau. Détonation, tout près. Réflexe, il plonge, esquisse un roulé-boulé que son corps malingre peine à encaisser, se redresse maladroitement, tente de récupérer son ami – et une pluie de tonfa s'abat sur lui.

— Arrêtez ! Arrêtez, bordel !

Dos. Ventre. Bras.

Les matraques se déchaînent.

Grondements furieux.

— Falkor ! Dégage !

Jappement de douleur, de colère.

— Laissez-le ! Laissez-nous !

— Ferme-la.

Se faire tabasser, Aurélien s'en fout. Il s'en est déjà pris pas mal plein la gueule au cours de son existence cabossée. Mais Falkor ne mérite pas de crever. Et ces salauds n'hésiteront pas à lui exploser la tête s'il s'approche trop. L'idée le rend dingue. Alors, avec un rugissement, Aurélien rassemble ses forces, bondit sur l'un de ses agresseurs surarmés. C'était le signal qu'ils espéraient. En quelques secondes, il est à terre, et cette fois, aucun des CRS ne retient ses coups.

SAMIA

Mieux vaut être un fainéant qu'un dirigeant !
Slogan

« Des slogans, y en a partout, vous voyez ? À droite, à gauche, ça fuse de tous les côtés et croyez-moi, les gens, niveau direct c'est difficile de gérer ! Je ne peux pas marcher, sloguer, vloguer et filmer en même temps mais je vous promets un super montage d'ici demain midi ! »

Samia coupe sa minicaméra le temps de rajuster son écharpe et vérifier sa batterie ; c'est bon, celle-ci a encore pas mal d'autonomie. Autour d'elle, des centaines, des milliers de personnes, tous âges confondus, défilent dans les rues, déterminées à faire front contre les injustices massives qui s'abattent sur le pays sans plus se donner la peine d'avancer masquées. Des bannières colorées l'entourent, fustigent les lois qui réduisent en miettes les droits des travailleurs et les libertés. Les ballons des syndicats et de l'opposition flottent au-dessus de la foule, des gens brandissent des pancartes, certaines drôles, d'autres terriblement tristes, qui concernent les

réfugiés et le délit de solidarité, hélas toujours d'actualité. Celles-ci, Samia les photographie avec le cœur serré. Elle aimerait rejoindre une association, faire plus que relayer des appels, des pétitions ou fustiger ceux qu'elle appelle les Injustes sur sa chaîne YouTube. Elle n'en a pas le courage : trop émotive, la jeune femme craint de se laisser dévorer par ces existences en détresse. Un jour, peut-être ; pour le moment, Samia se contente de tourner des vidéos et d'écrire des billets qu'elle espère drôles et percutants dans un webzine indépendant.

Elle inspire un grand coup, se prend de plein fouet les odeurs de merguez et de graisse d'un vendeur campé sous un platane. Avec une grimace, elle s'élance, reprend sa place parmi les manifestants.

Derrière elle, un groupe scande :

« É-tat d'ur-gence ! É-tat po-li-cier ! On nous empêchera pas de ma-ni-fes-ter ! »

Plus loin, une horde d'étudiants hurle des phrases qu'elle n'arrive pas à saisir ! Il y a tant de brouhaha, tant de colère aussi ! Samia le sent : après un été étrangement paisible où chacun s'est efforcé d'oublier les coups d'un printemps terrible et violent, le souffle de la révolte gronde et s'étend partout. Où cela mènera-t-il ? Elle l'ignore mais espère que cette fois, le rassemblement portera ses fruits.

Le cortège avance sous un ciel de plomb. L'après-midi s'étire entre appels à la résistance, cris de colère, rires et chants plus ou moins improvisés. Samia vole des clichés, tourne quelques vidéos, combat la sensation d'isolement qui rôde à la lisière de sa conscience, menace sourde et constante que sa mission de vlogueuse repousse avec fermeté.

SAMIA

Samia regrette cependant de n'avoir pu retrouver Yassine et Harmonie, ses meilleurs amis sur le web et dans la vraie vie. Tous trois s'étaient donné rendez-vous à la sortie du métro, mais elle n'a pas pu rejoindre la manif avant quinze heures, la faute à un rendez-vous en ligne impossible à écourter et aux stations fermées « en raison d'un mouvement social », comme si les vrais mots – manifestation, révolte, indignation – étaient trop grossiers pour être entendus. Trop de monde, et des réseaux surchargés. Il lui a été impossible de les contacter.

En compagnie de Yassine et d'Harmonie, Samia se sent invincible. Parce qu'ils savent repérer ses angoisses, ses tensions, l'apaiser d'un sourire ou d'une pression sur le bras, d'un jeu de mots pourri, parfois.

Souvent. Yassine, surtout.

Un spécialiste, dans son genre.

Genre comme :

Genre – ajouteunpeu. (j'en rajoute un peu)

Genre – prendraibien. (j'en reprendrai bien)

Voilà. C'est idiot. Facile. Mais cela suffit à calmer les battements irréguliers de son cœur affolé par la foule. Cette proximité, ces hommes et femmes autour d'elles, réveillent sa mémoire émotionnelle et ses peurs.

Genre – isencore. Genre – nithorynque, moins fluide, celui-ci.

« Merci Yassine, songe Samia. Il me suffit de penser à toi pour être contaminée par ton humour moisi – et ça fait du bien... »

Place de la République, enfin. La statue de Marianne surplombe la marée humaine qui s'y rassemble peu à peu. Sur son piédestal, des banderoles tenues à bout de bras :

« Résistance ! » « Répression : non merci ! » « Qui sème la misère récolte la colère ! » « Vous avez des millions mais nous SOMMES des millions... » « Hôpital en danger ».

Elle photographie, s'éloigne du centre névralgique, pour reprendre son souffle et tenter d'interviewer quelques personnes sur le vif. Elle repère une quinquagénaire à la chevelure courte et grise, vêtue d'un trench écarlate sur lequel sont collés des stickers #LoiTravailNonMerci et #OnVautMieuxQueÇa. Plus loin, trois adolescents : une crevette blonde au visage d'ange qui semble flotter dans ses vêtements, un Noir aux traits sérieux qui la couve des yeux, un troisième, au look queer, cheveux aile-de-corbeau, fringues noires et moulantes, armé d'un appareil-photo. Avec son bonnet, son bouc soigneusement entretenu et sa veste de laine longue, près du corps, l'homme qui se trouve près d'eux semble issu d'un magazine de mode. S'ils acceptent de lui parler, ces cinq-là feront l'affaire. Après, Samia rentrera à la maison. Déjà, les CRS qui bloquent l'accès aux avenues sont sur le qui-vive ; des protestations fusent de la foule.

Une boule se forme dans son ventre.

Ces clameurs lui en rappellent d'autres. Et des cris de panique. De terreur.

Non.

Non, elle ne permettra pas à l'horreur de se frayer une nouvelle fois un chemin dans son esprit. Agrippée à sa perche, la jeune femme s'approche de la dame en rouge.

— Excusez-moi, madame, je m'appelle Samia...

— Nicole, se présente spontanément l'inconnue, arquant un sourcil épilé.

— Voilà, je suis vlogueuse et journaliste...

— Vlogueuse ? C'est quoi, ça ?

SAMIA

— Blogueuse en vidéo ! Je fais une émission, sur YouTube. Ça s'appelle : « Samia s'énerve... ou pas ! » Chaque semaine, je fais un point sur l'actualité, les sujets de société...

— Comme ?

— Ben... les manifs étudiantes, le délit de solidarité qui n'en finit pas d'être remis au goût des autorités. Ça, c'était mercredi dernier...

— Bien. Et vous voulez quoi ? reprend son interlocutrice du ton perplexe qu'elle emploie depuis le début de leur échange.

— Eh bien, j'espérais vous interroger sur la ou les raisons de votre présence ici, explique Samia, laissant volontairement sa phrase en suspens.

— On fait comment ?

Avec un sourire, la vlogueuse lui désigne sa caméra.

— Simplement : je vous pose des questions, vous répondez – ou non.

— Très bien ! C'est d'accord. Dites, je n'ai pas l'air trop... Fripée ? Avec cette marche...

— Ne vous inquiétez pas, Nicole. Vous êtes parfaite, la rassure Samia. Allez ! C'est parti ! ... Bonjour !

— Euh... bonjour...

— Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

— Oui... Euh... Eh bien, je m'appelle Nicole, j'ai cinquante-trois ans et je suis secrétaire médicale...

— Pour quelle raison êtes-vous ici aujourd'hui ?

— Parce qu'il y en a assez de ces gouvernements qui se succèdent, et qui mettent en pièces les acquis sociaux ! Déjà, la loi précédente était une atteinte à la démocratie et au respect des travailleurs. Ce qui se met en place depuis

plusieurs mois est pire... : c'est une destruction méthodique de notre République, de nos valeurs humaines.

À cet instant, une clameur monte du côté de l'avenue de la République. Explosions. Une fumée blanchâtre s'élève au-dessus de la foule. « Attention ! » « Ils vont charger ! » « Merde ! Y a des casseurs qui foutent le bordel ! » « Ah ! Mes yeux ! Mes yeux ! » L'angoisse est là. Samia sent ses jambes devenir plomb. Nicole tourne la tête en tous sens, cherche une issue, disparaît dans la masse. Samia regarde autour d'elle, affolée. Pas d'issue. Et, en quelques secondes, la marée humaine s'éparpille en tous sens. Réflexe de survie, réflexe de journaliste, Samia mitraille, suit la course effrénée des trois adolescents, aperçoit une nuée d'armures bleu sombre s'abattre sur un homme, hurle avec le malheureux roué de coups, voudrait agir, une douleur brutale – et elle vole sur le pavement jonché de tracts et de boue.

Sa caméra ! Où est-elle ?

À quatre pattes, Samia tente de la retrouver. On la bouscule. Elle réalise soudain l'absurdité de ses actes, se relève.

Partout, des cris. Partout la peur.

Et soudain, l'horreur revient. Éclate en son esprit. Emporte tout.